

JÉRÔME
OU
DE MULIERIBUS VERITAS



Ermite ? ... le fut-il jamais complètement, celui qui, du fond de son désert de Chalcis, voyait passer dans ses rêves des images de la Rome païenne, celui qui, jusqu'à la minute suprême, goûta mieux que nul autre le charme d'une présence féminine¹.

L'HISTOIRE NOUS A LAISSÉ de Jérôme un portrait à la fois précis et fragmentaire. Précis parce que certains de ses écrits (lettres, préfaces à ses traductions et prologues à ses commentaires de textes sacrés) sont extrêmement révélateurs du personnage, de ses rapports avec les autorités publiques et religieuses, des ambitions et des craintes qui l'animaient et de ses préoccupations spirituelles et temporelles. Fragmentaire, toutefois, en raison de l'absence quasi totale de détails concernant de longues périodes de sa vie et du nombre limité de ses lettres. On ignore d'ailleurs jusqu'à ce jour l'emplacement exact de sa ville natale, Stridon, en Dalmatie. Même la date de sa naissance fait, encore aujourd'hui, l'objet d'une controverse².

En raison du caractère très personnel de la correspondance hiéronymienne que nous possédons, il est toutefois possible d'analyser son discours et de formuler certaines hypothèses sur les motifs de ses choix personnels, politiques, religieux et « professionnels ».

De nombreux auteurs et biographes ont soumis la vie et l'œuvre de Jérôme à une rigoureuse analyse visant, entre autres, à repérer les erreurs et les incohérences et à évaluer la portée de son influence. Certains (Kelly, Steinmann,

¹ D'Ivray, *Saint Jérôme et les dames de l'Aventin*, 1937, p. 10.

² Kelly, J.N.D., *Jerome, His Life, Writings, and Controversies*, 1975, p. 337-339.

Laurence) se sont penchés sur le contexte social, politique et religieux dans lequel a évolué celui qui deviendrait le saint patron des traducteurs. D'autres encore (Ballard, p. 44-51) ont mis la démarche hiéronymienne sous la loupe du traductologue. Aucun de ces auteurs n'omet de souligner l'importante relation que Jérôme a entretenue avec les femmes, ou avec certaines femmes, mais, comme le démontre la citation présentée en exergue, l'hommage sombre souvent dans le cliché et ne témoigne nullement de la contribution de ces femmes à la vie et à l'œuvre de Jérôme.

Rares, donc, sont ceux qui ont tenté de mettre en lumière les liens entre l'entourage féminin de Jérôme et sa démarche traductionnelle. Enfin, nous n'avons guère trouvé de recherches poussées sur l'influence que cet entourage a pu avoir sur son choix de textes.

Or, une telle mise en contexte ne manquerait pas, à notre avis, de faire ressortir certains facteurs qui, mis en juxtaposition, soulèvent des questions intéressantes :

1. Pendant son deuxième séjour à Rome, de 382 à 384, Jérôme, l'ascète, a des rapports suivis avec un groupe de femmes érudites à qui il sert de directeur spirituel. Il a avec l'une d'elles des échanges (verbaux et écrits) quotidiens et assidus, échanges axés sur les difficultés de la traduction.
2. Lorsqu'il s'exile en Terre Sainte, deux femmes, Paula et sa fille Eustochium, l'y rejoignent. Elles vivront à ses côtés pendant 35 ans, c'est-à-dire durant la période la plus productive de sa vie, et lui commanderont de nombreuses œuvres.

Force nous est de constater que les femmes ont été présentes, voire omniprésentes, dans la vie de Jérôme. Qui étaient ces femmes ? Pourquoi Jérôme a-t-il été attiré vers elles ? Quelle était la nature des liens qui les unissaient ? Enfin, quel rôle ces femmes ont-elles pu jouer dans la vie professionnelle de Jérôme, traducteur ?

Il importe de souligner que la présente analyse, bien que fondée sur les écrits de Jérôme, ne s'intéresse pas aux traductions réalisées par ce grand personnage historique, mais plutôt à son discours sur sa démarche traductionnelle, et sur son choix de textes, et aux facteurs qui l'auraient influencée. Le corpus dont nous disposons est nécessairement restreint puisqu'il n'existe plus que 154 de ses lettres, auxquelles s'ajoutent les préfaces, prologues et dédicaces à ses traductions et commentaires de textes sacrés. Cela ne nous empêche pas de croire, toutefois, à l'importance de jeter sur la vie et le discours de Jérôme un regard qui, au lieu de faire abstraction de l'influence féminine, cherche à en dégager l'envergure.

Bien que de nombreux historiens se soient penchés sur l'histoire des femmes dans l'Antiquité et au début de l'ère chrétienne³, ils ont occulté une bonne partie de la réalité féminine, puisque leur plume était rarement animée d'un esprit

³ Voir Laurence, *Jérôme et le nouveau modèle féminin*, 1997.

féministe. Par ailleurs, très peu d'articles sont consacrés exclusivement à la question⁴. Comment donc faire ressortir une réalité occultée depuis des millénaires ?

Certaines historiennes féministes ont souligné la présence des femmes dans l'entourage de Jérôme. Boulding⁵ fait état du soutien financier que Paula et Eustochium lui ont apporté et de leur contribution à ses travaux. L'immense fortune de Paula a effectivement permis à Jérôme de se procurer de nombreux ouvrages nécessaires à ses travaux d'exégète et de traducteur. C'est même elle qui a financé l'établissement des deux monastères à Bethléem. Boulding et Turcan⁶ insistent aussi sur la participation de Paula et de sa fille à la traduction du Psautier et d'autres textes de l'Ancien Testament. Mais il ne s'agit là que d'un aperçu des rapports très complexes qu'a eu Jérôme avec ces femmes.

Trois sources nous permettent toutefois de broser le portrait des trois femmes qui ont tenu les premiers rôles dans le drame que fut la vie de Jérôme : l'étude fouillée de la vie de Jérôme, par J.N.D. Kelly, l'important traité de Marrou sur l'éducation⁷ et l'excellent ouvrage de Laurence. Réunis, ces trois auteurs présentent les contextes sociaux, politiques et religieux dans lesquels Jérôme, Marcella, Paula et Eustochium ont évolué et constituent les bases de notre analyse. À ces textes s'ajoutent les *Œuvres complètes de saint Jérôme*⁸ et les *Lettres de saint Jérôme*⁹.

⁴ *Ibid.*, p. 11.

⁵ « Paula and Eustochium not only supplied him with all the books he needed for his work but are said to be themselves the translators of the Psalter ascribed to him and coauthors with him of the Vulgate translation of the Bible. » Boulding, *The Underside of History — A View of Women Through Time*, 1992, p. 326.

⁶ Turcan, « Jérôme et les femmes », 1968.

⁷ Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, 1948.

⁸ Abbé Bareille. *Œuvres complètes de Saint Jérôme prêtre et docteur de l'Église traduites en français et annotées*, 1877-1885.

⁹ Labourt, Jérôme. *Lettres* (de saint Jérôme, avec traduction), 1949.

Le contexte social

Le christianisme est une religion savante [...] c'est une religion du Livre : elle s'appuie sur une Révélation écrite, les livres saints de la religion d'Israël¹⁰.

Certains des biographes et autres auteurs qui ont étudié la vie de Jérôme s'entendent sur l'importance de l'influence affective de Marcella, Paula et Eustochium et reconnaissent le caractère privilégié de la relation intellectuelle qu'elles entretenaient avec lui¹¹. Car, outre la grâce de leurs manières et leur appui moral, il mise sur leur intelligence et leur grande culture. Et elles sont très instruites puisque, depuis le début de l'époque hellénistique, les jeunes filles sont admises aux écoles primaires et secondaires, où elles font leurs études aux côtés des garçons¹². Ainsi, comme Jérôme, elles connaissent Virgile, Térence, Horace Salluste et, bien sûr, Cicéron. Elles ont reçu le même enseignement en mythologie, en histoire, en géographie, en sciences et en mathématiques. Aussi méritent-elles tout le respect que Jérôme leur témoigne¹³.

Un aspect de leur éducation les distingue toutefois de Jérôme, et ce, en raison de leur appartenance à une classe sociale privilégiée. Dès le III^e siècle, on assiste au recul de la langue grecque et à la naissance de deux cultures méditerranéennes : l'Occident latin et l'Orient grec. Aussi, à l'époque de Jérôme, la bourgeoisie provinciale, à laquelle il appartient, est-elle unilingue. Or, contrairement au stridonien, Marcella et Paula sont issues de grandes familles aristocratiques de Rome, qui sont conservatrices et attachées aux vieilles coutumes¹⁴. Dès leur plus tendre enfance, ces femmes apprennent la langue et la culture d'Homère de leurs esclaves grecs, tandis que Jérôme n'y sera exposé que durant ses études secondaires; et ce n'est qu'en 373, lors de son premier séjour chez Évagre, à Antioche, qu'il vivra pour la première fois dans un milieu grec.

Il ne faut pas négliger ce dernier facteur car il explique, en partie du moins, la teneur de certains échanges épistolaires entre Jérôme et Marcella. En effet, nous verrons plus loin que cette dernière manifeste un intérêt profond pour la signification de mots hébreux. Or, cela est peu étonnant si l'on se rappelle qu'elle maîtrise le grec et est en mesure de comparer elle-même les versions latines et grecques des Écritures saintes.

Il en va de même pour Paula qui, elle aussi, fait preuve d'une grande érudition. Moins intellectuelle que Marcella, elle maîtrise néanmoins les deux langues de l'Empire et se lance avec avidité à l'apprentissage de l'hébreu.

¹⁰ Marrou, *op. cit.*, p. 453.

¹¹ Laurence, *op. cit.*, p. 413; Kelly, *op. cit.*, p. 91-103.

¹² Marrou, *op. cit.*, p. 400.

¹³ « Lorsque Jérôme écrit : "Au service du Christ, la différence des sexes n'a aucune valeur, mais bien celle des esprits", il défend ouvertement la dignité intellectuelle de la femme. » Laurence, *op. cit.*, p. 414.

¹⁴ « Le milieu, formé par les amis de Macrobie, celui d'où sort Saint Ambroise, où se recrutent les filles spirituelles de saint Jérôme : l'étude du grec s'y est mieux conservée que dans la bourgeoisie provinciale à laquelle appartient saint Jérôme lui-même. » Marrou, *op. cit.*, p. 387.

Pour ce qui est de l'instruction chrétienne, c'est dans le milieu familial que tous nos personnages l'ont reçue. Jérôme est issu d'une famille chrétienne, mais c'est durant son premier séjour à Rome que sa foi s'éveille véritablement. Il est baptisé à la même époque, vers l'âge de 19 ans. Plus tard, il approfondira ses connaissances théologiques auprès d'Apollinaire à Antioche, de Didyme à Alexandrie et de Grégoire de Naziance à Constantinople, mais à titre privé. Car, à l'époque de Jérôme, les écoles supérieures de théologie — établies par Origène et d'autres par suite de l'interdiction, en 362 par l'empereur Julien, de l'enseignement aux chrétiens — n'existent plus¹⁵.

Quant à Marcella et Paula elles font partie, en tant que chrétiennes, d'une minorité puisque, au IV^e siècle, l'aristocratie romaine, toujours conservatrice, demeure résolument attachée à l'ancien culte. Ce sont les femmes qui, les premières, se convertissent au christianisme. Mais elles demeurent peu nombreuses à l'époque qui nous intéresse. Par ailleurs, ces deux femmes ont eu l'occasion, en raison de leur statut privilégié, de connaître et d'accueillir chez elles les plus grands penseurs chrétiens. Leurs connaissances théologiques sont donc très poussées.

Il n'est pas inutile de rappeler que Jérôme, Marcella, Paula et Eustochium ont vécu dans « un monde profondément étranger au nôtre »¹⁶. Ce que nous appelons aujourd'hui le déclin de l'Empire romain fut une époque marquée non seulement par la décadence, mais aussi par la violence et l'incertitude. En même temps, se faisait sentir le désir de définir la foi. En 330, l'empereur Constantin avait fait de Constantinople la « nouvelle Rome ». Constantius et Constans, ses successeurs, appuyèrent tous deux la christianisation de l'Empire. En 361, avec l'accession de Julien l'Apostat, débuta une période de persécutions contre les chrétiens. Après la mort de Julien, en 363, tous les empereurs seraient chrétiens. Ainsi, à l'époque de Jérôme le christianisme est en voie de devenir la religion de l'Empire et les conflits qui caractérisent le pouvoir séculaire s'étendent au pouvoir ecclésiastique. Et, comme chacun cherche à tirer la couverture à soi, les accusations d'hérésie fusent, notamment entre les différents sièges.

Phénomène parallèle au déclin de l'Empire, le triomphe du christianisme est un long processus qui découle, en partie, d'une crise de confiance à l'égard du pouvoir impérial¹⁷. La faiblesse grandissante de l'Empire est manifeste : les attaques des forces barbares se multiplient et les divisions internes (usurpations, assassinats, rivalités) exacerbent la crise. L'aristocratie joue un rôle croissant au sein de l'Église, qui consolide graduellement ses assises et, aux yeux des personnes instruites, fait concurrence à l'État. Ceci expliquerait en partie pourquoi l'Église a attiré les esprits les plus créatifs de l'époque : Ambroise, Jérôme, Hilaire de Poitiers, Augustin, Athanase, Jean Chrysostome, Grégoire de Naziance, par

¹⁵ Marrou, *op. cit.*, p. 470.

¹⁶ Brown, *Authority and the Sacred — Aspects of the Christianisation of the Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.

¹⁷ *Ibid.*, p. 7-8.

exemple, tous des hommes qui, à une époque antérieure, se seraient destinés au barreau ou à l'administration¹⁸. Il reste toutefois que l'aristocratie, conservatrice et caractérisée par le goût du pouvoir et de ses apanages, demeure méfiante à l'égard de l'autorité grandissante de l'Église et de ses dirigeants.

Ainsi, les pratiques ascétiques adoptées par Marcella et ses disciples choquent leurs contemporains, parce qu'elles s'inscrivent en faux contre les habitudes et les pratiques de la classe sociale à laquelle ces femmes appartiennent. Par le jeûne, la prière, la pénitence, la lecture incessante de la Bible, la négligence de leur apparence physique et de l'hygiène et la liquidation de leur immense fortune, ces femmes cultivées, puissantes et riches se démarquent de leurs contemporaines. Mais c'est surtout en remettant en question le mariage qu'elles ébranlent la société, car elles cherchent ainsi à se soustraire à leur devoir premier : assurer la perpétuation du nom et du patrimoine¹⁹. Le tollé soulevé par la mort de Blésilla, fille aînée de Paula et fleur de l'aristocratie romaine, témoigne de la gravité de l'infraction que constitue, aux yeux de la haute société, la création du cercle de l'Aventin. Quant à Jérôme, on lui prête le rôle d'instigateur, ce qui ne fera qu'attiser son esprit querelleur.

Jérôme

Jérôme naît vers 331²⁰, à Stridon, en Dalmatie. Fils d'une famille bourgeoise aisée, il y fait ses études élémentaires. Vers le début des années 340, il se rend à Rome afin d'y poursuivre ses études secondaires. Il découvre les auteurs classiques auprès de Donatus, grammairien dont la réputation survivra jusqu'au Moyen Âge. Le programme d'études hellénistiques comprend Térence, Cicéron, Virgile, Horace. Il débute aussi son apprentissage du grec. Vers 15 ou 16 ans, il passe à la rhétorique, car il se destine au barreau ou à l'administration.

Son séjour à Rome est rempli de nombreuses distractions, dont il ne manque pas de profiter avec ses amis Bosnose, Rufin, Héliodore et Pammachius. Il découvre toutefois « les assemblées chrétiennes [et se sent] profondément remué par le spectacle des foules croyantes »²¹. Avant de quitter la ville, il est baptisé (vers l'âge de 19 ans).

Vers 367-368, Jérôme effectue un voyage en Gaule en compagnie de Bosnose et de Rufin. Alors âgé d'une trentaine d'années, il séjourne à Trèves (Allemagne) et découvre la vie monacale égyptienne. C'est ici que Jérôme se sent appelé à une dévotion, à une foi chrétienne plus actives qu'auparavant.

En 372, après un séjour dans son pays natal et dans le nord de l'Italie, Jérôme, alors âgé d'à peine 40 ans, quitte l'Europe pour l'Asie mineure en raison d'un scandale impliquant le couvent d'Émone, mais dont nous ignorons les

¹⁸ Momigliano, *The Conflict Between Paganism and Christianity in the Fourth Century*, 1963, p. 9.

¹⁹ Laurence, *op. cit.*, p. 444.

²⁰ D'après J.N.D. Kelly.

²¹ Labourt, p. IX, tome 1.

détails²². Il entreprend un pèlerinage à Jérusalem qui l'amènera dans les grandes capitales (Athènes, Constantinople). Il s'arrête à Antioche, centre culturel et lieu de la résidence impériale, et est accueilli par Évagre, prêtre, homme d'influence et grand ami du pape Damase. Épuisé par le voyage, Jérôme y passera presque deux ans. Il y perfectionne son grec, s'exerce à la traduction et commence à écrire. D'après Kelly (p. 41-44), c'est à Antioche, vers 374, que lui vient le songe dans lequel il est traduit devant le tribunal céleste. Lorsqu'il affirme être chrétien, Dieu lui répond : « Tu mens, c'est cicéronien que tu es, non pas chrétien; où est ton trésor, là est ton cœur ». ²³ La réaction de Jérôme est immédiate : il abandonne les auteurs païens et, peu après, décide de se retirer dans le désert, à Chalcis (Syrie).

La vie d'ermite qu'adopte alors Jérôme comporte les éléments repris dans l'iconographie hiéronymienne : jeûne, mortifications, pénitence. Il ne s'agit pas, cependant, d'un isolement complet, car Jérôme s'établit, avec sa bibliothèque déjà considérable, dans une colonie d'ermes. Il y reçoit de nombreux visiteurs, dont Évagre, et bénéficie des services de copistes et de secrétaires, auxquels il dicte un abondant courrier. ²⁴ Il y entreprend aussi l'apprentissage de l'hébreu auprès d'un Juif converti. Comme nous l'avons déjà dit, Jérôme a vécu à une époque marquée par le clivage linguistique entre l'Orient et l'Occident. Peu de chrétiens orientaux avaient appris le latin et les chrétiens occidentaux qui connaissaient la langue d'Homère se faisaient de plus en plus rares. Ainsi, en entreprenant l'apprentissage de l'hébreu, Jérôme se distingue de presque tous ses contemporains, puisqu'il deviendra trilingue ²⁵.

Jérôme ne se fait pas d'amis parmi les autres ermites, qu'il juge incultes et barbares. Pour leur part, ces derniers le considèrent comme un étranger ²⁶. Ils l'obligent à prendre parti au conflit qui oppose Paulinus aux deux autres évêques d'Antioche (schisme sur la Sainte-Trinité). Par deux fois, Jérôme écrira au pape Damase pour lui demander conseil, mais ses lettres resteront sans réponse. Enfin, en 376 ou en 377, accusé d'hérésie par ses voisins, le corps brisé par les mortifications, Jérôme, qui a maintenant presque 50 ans, met fin à son exil. Celui-ci n'aura duré que deux ans. Humilié, il rentre à Antioche et se réfugie de nouveau chez Évagre.

²² « We cannot now unearth what Jerome had done to feed the scandal-mongers and occasion distress and indignation to good Christian people like the religious of Emona. We may suspect, however, that, not for the last time, his passionate temperament, his tactlessness, or his uncontrollable tongue, or some combination of these, had landed him in some major imprudence, some disastrous indiscretion. » Kelly, p. 35.

²³ Lettre 22, 30, Labourt.

²⁴ Kelly, *op. cit.*, p. 49.

²⁵ Ackroyd et Evans. *The Cambridge History of the Bible*, 1992, vol. 2, p. 517-519.

²⁶ « He was different — a Latin, a highly educated intellectual who attracted an élite group around him, maintained close relations with rich grandees in Antioch, and even in his cavern was surrounded by an extraordinary team of copyists. He was also Jerome — self-willed and sharp-tongued, irascible to the point of morbidity, inordinately proud of his Roman links and contemptuous of his uncultivated, ill-mannered, Syriac-speaking neighbours. » Kelly, *op. cit.*, p. 55.

Commence alors une période cruciale du développement de Jérôme, dont l'érudition et la renommée ne cessent de croître. Il est ordonné prêtre mais, comme il demeure attiré par le monachisme, il refusera toujours d'exercer le sacerdoce. Ses deux premiers ouvrages paraissent durant cette période.

En 379, Jérôme se retrouve à Constantinople. Il y fait la connaissance de l'exégète Grégoire de Naziance et découvre le sens allégorique des textes bibliques. À cette époque se tient le deuxième concile général, où l'on établira la divinité du Saint-Esprit. Jérôme se familiarise avec la littérature grecque chrétienne et entreprend ses premières traductions, qui sont, en fait des adaptations (ex. : les *Chroniques* d'Eusèbe de Césarée). Il commence aussi à traduire les homélies d'Origène. D'après Kelly (p. 76-78), toutes ses recherches sont fondées sur les Septante et d'autres textes en langue grecque²⁷.

Rome 381-382. Jérôme accompagne les évêques Paulinus d'Antioche et Épiphane de Salamis, qui assistent à la continuation du deuxième concile. On le présente enfin à Damase, qu'il impressionne par son érudition. Ce dernier s'éprend d'amitié pour lui et en fait son secrétaire particulier. Il lui demande, en outre, de produire une version définitive de la Bible, dont les différentes éditions latines ne sont guère uniformes.

C'est durant cette période qu'il fera la connaissance de Marcella, Paula et Eustochium. Si les sources d'informations fiables sur Jérôme sont fragmentaires, celles sur ces trois femmes sont encore plus rares en raison de l'absence de lettres écrites par ces dernières. Il est donc impossible de soulever complètement le voile derrière lequel se cachent Marcella, Paula et Eustochium. Aussi devons-nous nous contenter « d'une seule voix, qui propose une vision personnelle et obligatoirement subjective »²⁸.

Marcella

*Elle suivait la méthode pythagoricienne, en ne prenant pas pour assuré ce que j'avais répondu; l'autorité préétablie et dépourvue de fondement n'avait pas de valeur auprès d'elle; mais elle estimait tout, pesait toute chose de son esprit sagace, si bien que j'avais le sentiment d'avoir en elle non tant un disciple qu'un juge*²⁹.

La patricienne Marcella est très respectée au sein de son milieu aristocratique. Le pape Damase qui, la connaissant, ne manque sans doute pas de vanter auprès d'elle les mérites du savant et religieux Jérôme. Cette femme érudite

²⁷ Dans Ackroyd et Evans, on lit toutefois : « [...] the treatise on *the Seraphim in Isaiah 6*. In it Jerome based his interpretation on the Hebrew original and carefully compared with it the Greek versions of Aquila, Symmachus, and Theodotion, as well as the Septuagint, thus displaying a mastery of textual material, and opening up an approach that was altogether new in the Church of the West. », *op. cit.*, p. 513.

²⁸ Laurence, *op. cit.*, p. 9.

²⁹ Bareille, *Œuvres complètes de saint Jérôme, Prologue au Commentaire de l'Épître aux Galates*, p. 221. (Cf. aussi Laurence, *op. cit.*, (p. 404).

et de la plus haute noblesse romaine vit dans un superbe palais de l'Aventin où elle pratique, avec sa mère, Albina, un « ascétisme familial qui remonte à une longue tradition »³⁰.

Plusieurs années avant l'arrivée de Jérôme, Albina avait accueilli chez elle Athanase, l'évêque d'Alexandrie et deux moines égyptiens. L'un d'eux, Isidore, exerce sur l'adolescente Marcella une influence durable : il lui offre la *Vie de saint Antoine* par Athanase³¹. C'est ainsi que Marcella découvre la vie érémitique telle qu'elle se pratique sur les rives du Nil. Devenue veuve à peine sept mois après son mariage, Marcella refuse tous les partis qui se présentent à elle et opte pour une vie de dépouillement. Elle est, d'après D'Ivray, la première à instituer, à Rome, les mœurs monastiques orientales³².

De nombreuses femmes viennent se joindre au cénacle de veuves et de vierges : ce seront ses disciples et, plus tard, celles de Jérôme.

Plus âgée que Jérôme, Marcella appartient à une classe sociale plus élevée que la sienne. Comme beaucoup de ses contemporaines, Marcella connaît le grec aussi bien que le latin, qu'elle écrit et lit couramment.

Elle presse Jérôme d'agir à titre de conseiller et d'enseignant auprès des femmes qu'elle dirige. Par ses requêtes et ses questions, elle l'oblige aussi à approfondir sa connaissance des textes sacrés. Et ses préoccupations ne sont pas uniquement d'ordre spirituel³³. En effet, des seize lettres qui lui sont adressées, cinq traitent de questions proprement linguistiques. Elle s'adresse alors au traducteur et non à l'exégète ou au directeur spirituel.

1. Lettre 25, en 384 : Des dix noms par lesquels les Hébreux désignent Dieu :
« [...] tu m'as très instamment sollicité de t'adresser tous ces noms avec leur traduction. »
Jérôme lui donne l'étymologie de ces mots, et compare la traduction des Septante et d'Aquila.
2. Lettre 26, en 384 : Explication de certains mots hébreux, transcrits tels quels dans les versions bibliques :
« Naguère, comme nous étions réunis, ce n'est pas par lettre, selon ton habitude antérieure, mais personnellement et de vive voix que tu m'as demandé, à propos des mots hébreux que nous ne trouvons pas traduits en latin, quel était leur sens chez les Juifs et pourquoi on les reproduisait sans les traduire, comme, par exemple : *alléluia*, *amen*, *maran atha*, *ephod* et les autres, épars dans les Écritures, et que tu as mentionnés. »

³⁰ Laurence, *op. cit.*, p. 29.

³¹ Cette description de la découverte par Marcella de l'ascétisme oriental est inspirée de D'Ivray, *op. cit.*, p. 137-140.

³² *Ibid.*, p. 141.

³³ « With her probing mind Marcella wished to have all the obscurities, especially the linguistic ones, of the text cleared up; and although their meetings were frequent, she often insisted on his setting down his solutions on paper. », Kelly, *op. cit.*, p. 94.

Il explique que les Septante ont conservé ces mots pour ne pas scandaliser, par des innovations, les croyants qui étaient recrutés parmi les Juifs. Il affirme qu'Origène « allègue aussi le motif suivant : chaque langue possède ses particularités idiomatiques; les mots ne peuvent ainsi avoir la même tonalité pour les étrangers que pour les indigènes qui les prononcent; il est donc bien préférable de les transcrire sans les traduire que d'en affaiblir la valeur par une traduction. »

Jérôme donne le sens d'*alléluia*. Pour *amen*, il cite deux traductions, celle d'Aquila et celle des Septante. Il explique ensuite *maran atha*, en précisant qu'il s'agit d'un mot syriaque.

3. Lettre 28, en 384 : Sur le *diapsalma* (signe de ponctuation hébraïque) :
« À propos du *diapsalma*, tu avais sollicité mon avis. »
Jérôme énumère les différentes interprétations du *diapsalma* et démontre qu'elles sont erronées. Et, sans toutefois employer l'expression, il exprime pour la première fois son souci de la vérité et en nomme la source : « Tout cela nous l'avons puisé au tréfonds de la source des Hébreux, au lieu de suivre les rigoles des opinions particulières, sans être effrayé par les erreurs qui remplissent le monde entier et leur variété; nous ne désirons, en effet, qu'une chose : connaître et enseigner la vérité. »
4. Lettre 29, en 284 : Explication des mots hébreux *ephod* et *teraphim* :
Marcella, citant plusieurs passages du premier livre des Règles, interroge Jérôme sur le sens des mots *ephod bad*. Elle lui demande aussi la signification du mot *teraphim* qui, dans le livre des Juges, paraît avec le mot *ephod*. En réponse, Jérôme lui adresse une longue dissertation sur la traduction, par les Septante et par Aquila, du mot *ephod*. Il étaye ses explications sur de nombreuses citations (le livre de l'Exode, le Lévitique) portant sur les vêtements et ornements sacerdotaux.
Cette lettre renferme également le passage suivant, où Jérôme exprime son admiration pour l'intellect de Marcella : « Mais toi, tout absorbée et comme tranquillisée par de savants traités, tu ne m'écris rien qui ne me mette à la torture et ne m'oblige à étudier les Écritures. »
5. Lettre 34, en 385 : Explication d'un passage du psaume 126 :
Marcella lui a posé deux questions : « qu'est-ce que le "pain de la douleur" ? et qui sont "les fils des secoués" ? »
À sa première question, Jérôme lui répond : « [...] je ne possède pas d'opinion d'Origène, tirée de ses commentaires. Aussi ai-je recouru à l'hébreu. ». À la deuxième : « Reste donc, une fois encore, à recourir à la source de la langue hébraïque ».

Jérôme loue de nouveau la perspicacité de Marcella, tout en lui reprochant gentiment de ne pas avoir poursuivi ses recherches, ce qui lui aurait permis de relever les erreurs d'Hilaire et d'Héliodore : « D'autre part, ta pénétration habituelle t'aurait mise en garde [...] ».

Marcella insiste toujours sur des recherches fouillées et des réponses détaillées, si bien que Jérôme la surnomme sa « surveillante de travaux »³⁴. Dans la lettre 41 (en 385), où il réfute les erreurs montanistes, il reconnaît son érudition : « Quant aux divagations qu'ils débitent, il n'est pas nécessaire que le texte, trop bref, d'une lettre les démolisse une à une; du reste, tu possèdes pour ta part supérieurement les Écritures. »

Il convient d'ajouter une sixième lettre à cette liste, car elle témoigne, elle aussi, de la préoccupation naissante de Jérôme pour la *hebraica veritas*, expression qu'il n'emploiera qu'après s'être établi à Bethléem³⁵. Il s'agit de la lettre 32 (en 384), dans laquelle on lit : « Depuis longtemps, je collationne l'édition d'Aquila avec les rouleaux des Hébreux, pour vérifier si par hasard la Synagogue aurait introduit des changements, en haine du Christ. ».

Marcella exige des analyses comparatives des textes latins, grecs et hébreux, analyses du type qui occuperont toute la seconde moitié de la vie de Jérôme. Même après qu'il aura quitté Rome, elle ne cessera de réclamer traductions et commentaires. Par ailleurs, elle deviendra dépositaire de son œuvre. Il respecte le jugement de celle qui cherchait à calmer la violence de son caractère³⁶. En effet, d'après J.N.D. Kelly (p. 96), Marcella exerçait une influence stabilisatrice sur Jérôme et, sans cette influence, il se serait sans doute mis dans le pétrin à Rome bien avant qu'il ne l'a fait.

Paula

Elle savait par cœur l'Écriture. Elle aimait le sens littéral, qu'elle appelait le fondement de la vérité. Mais elle suivait plus volontiers le sens spirituel; c'était le toit dont elle protégeait l'édifice de son âme. Enfin, elle m'imposa une tâche : relire à fond l'Ancien et le Nouveau Testament avec sa fille, moi les leur expliquant. [...] la langue hébraïque, que j'ai apprise en partie dès mon adolescence, à force de travail et de sueurs, que j'approfondis infatigablement sans l'abandonner, de peur qu'elle ne m'abandonne, elle voulut l'apprendre elle-même.

³⁴ Labourt, *op. cit.*, lettre 28, 1.

³⁵ Kelly, *op. cit.*, p. 156.

³⁶ « Je le sais bien, en lisant ces invectives, ton front se ride; tu redoutes que ma franchise ne soit encore à l'origine de nouvelles disputes; tu voudrais, si c'était possible, de ton doigt me fermer la bouche pour que je n'ose pas dire ce que d'autres ne rougissent pas de faire. » Lettre 27, 2 (en 384), Labourt, *op.cit.*

*Elle y réussit au point de pouvoir chanter les Psaumes en hébreu, et parler la même langue sans aucun latinisme*³⁷.

Paula est veuve et âgée de 35 ans lorsque Jérôme fait sa connaissance. Elle est donc sa cadette de 16 ans. Comme Marcella, elle est très instruite, parle et écrit couramment le latin et le grec. D'une grande beauté, elle passe également pour « l'une des grandes dames les plus distinguées et les plus instruites de son milieu et de son temps »³⁸. Issue d'une famille de grande fortune, elle se joint au cercle de l'Aventin qui se réunit chez Marcella et se voue au monachisme. Comme Marcella, elle fait la connaissance, en 382, d'Épiphane de Chypre et de Paulin d'Antioche et a l'occasion de les entretenir longuement du monachisme oriental.

Paula est une femme d'une grande sensibilité dont Jérôme admire la charité, la douceur et la bienveillance. D'après Laurence, Jérôme croit deviner chez elle « un esprit moins audacieux, et surtout plus attaché (ou plus apte) au spirituel qu'à l'intellectuel »³⁹. En fait, la relation entre Jérôme et Paula est très complexe. Ils sont, en quelque sorte, faits l'un pour l'autre : tous deux fascinés par la vie de Jésus, tous deux voués à l'ascèse (Paula encore plus que Jérôme, d'ailleurs).

Elle étudie l'hébreu et peut réciter tous les psaumes avec un accent impeccable. Contrairement à Marcella, qui exige des explications savantes, Paula s'intéresse aux messages spirituels ainsi qu'à la valeur allégorique de certains passages.

Des 154 épîtres hiéronymiennes qui ont été conservées jusqu'à nos jours, seules trois sont adressées à Paula, toutes des lettres d'exégèse. À celles-ci s'ajoute la remarquable oraison funèbre à Paula (lettre 108) dans laquelle Jérôme exprime un amour très profond pour cette femme qui avait été sa compagne et sa protectrice.

Bien avant de connaître Jérôme, Paula avait rêvé de quitter Rome pour visiter les Lieux saints. Or, en 385, Jérôme est expulsé de Rome par Siricius, le successeur du pape Damase. Les motifs de cette expulsion sont nombreux⁴⁰ : sa défense acharnée du monachisme et de la virginité; son attitude méprisante envers l'ensemble des chrétiens, tant le clergé que les laïcs; son arrogance; la faveur dont il a joui jusqu'à la mort de Damase; et, enfin, sa relation avec Paula, jugée trop assidue par ceux qu'il ne cesse d'accuser de mœurs douteuses.

Alors qu'il s'apprête à s'embarquer pour la Terre Sainte, Jérôme plaide l'innocence de leurs rapports (lettre 45, 3). Quelques semaines plus tard, Paula quitte Rome et, à l'instar de Jérôme, ce sera pour toujours.

Paula et sa fille Eustochium abandonnent donc, en 385, l'ascétisme familial, et Rome, pour le cénobitisme. Elles entreprennent un pèlerinage

³⁷ Lettre 108, 26, Labourt, *op. cit.*.

³⁸ D'Ivray, *op. cit.*, p. 145.

³⁹ Laurence, *op. cit.*, p. 405.

⁴⁰ Kelly, *op. cit.*, p. 107- 115.

d'environ un an qui se terminera à Bethléem, où elles s'établiront auprès de Jérôme, qu'elles ne quitteront plus. D'après Laurence [p. 446], leur relation n'a pas d'équivalent pour l'époque.

Eustochium

Tu m'as posé une question, non des plus simples. [...] Lorsque je l'ai entendue, comme si j'avais été frappé par un champion au pugilat, j'ai secrètement commencé à brûler de fièvre, et mon visage a, par sa pâleur, marqué la paralysie de mon esprit⁴¹.

Eustochium, la troisième fille de Paula, assiste, à Rome, aux leçons de Jérôme. Elle fait preuve, elle aussi, d'une intelligence hors du commun.

Eustochium est en quelque sorte sa fille spirituelle et c'est à elle qu'il adresse son fameux traité sur la virginité (lettre 22), dans lequel il lui confie, par ailleurs, l'expérience décisive de sa vie : le songe « tu n'es pas chrétien, mais cicéronien ». Elle sera sa compagne après la mort de sa mère et mourra en 418 ou 419, à peine un an avant Jérôme. Elle sera son seul soutien lorsque les monastères seront attaqués et incendiés en 416. La majorité des ouvrages de Jérôme lui sont dédiés^{42 43}.

⁴¹ Laurence, *op. cit.*, p. 406, note 55, cit. *In Ezéchiel*.

⁴² *Ibid.*, p. 405.

⁴³ Boulding, citant Workman [1962 :118], rappelle que, durant les siècles qui suivirent la mort de Jérôme, il était pratique courante d'« effacer » le nom de Paula et d'Eustochium des dédicaces à ses œuvres : « In the dedications of his writings it was common for scribes to scratch out their names and substitute "venerable brothers". » Boulding, *op. cit.*, p. 326.

Jérôme, traducteur

[...] quand je traduis les Grecs — sauf dans les saintes écritures, où l'ordre des mots est un mystère — ce n'est pas un mot par un mot, mais une idée par une idée que j'exprime⁴⁴.

La seconde moitié de la vie de Jérôme, à Bethléem, est sans contredit la plus productive. Il traduit sans relâche et produit ses propres œuvres, dont un livre sur les noms hébreux et un autre sur des questions concernant la langue hébraïque dans la Genèse. Il produit aussi des commentaires sur les épîtres, ainsi que sur plusieurs textes de l'Ancien Testament.

En même temps, il poursuit la révision de la Bible latine. Comme il a désormais accès à la bibliothèque de Césarée, il consulte l'*Hexaple* d'Origène et introduit les signes diacritiques de ce dernier dans sa nouvelle version latine de la Bible. Plus il avance dans son analyse comparative des divers textes latins et grecs, plus il en constate les lacunes, les erreurs. C'est alors qu'il décide de recommencer à zéro et de produire sa propre traduction de la *hebraica veritas*.

Il convient de souligner que, contrairement à la révision des Évangiles, qui avait été commandée par le pape Damase, tous les travaux que Jérôme a effectués sur l'Ancien Testament, voire toutes les traductions qu'il a réalisées après son départ de Rome, il les a entrepris de sa propre initiative ou à la demande de ses amis, dont Paula et Eustochium⁴⁵.

Toute analyse des théories sur la traduction émises par Jérôme doit tenir compte d'un facteur crucial : bon nombre de ses énoncés en la matière étaient motivés par un besoin de justification. Même l'extrait ci-dessus, tiré de la lettre 57 à Pammachius et cité à maintes reprises au cours des siècles, était motivé par les attaques que lui avait valu la traduction d'une lettre d'Épiphane, évêque de Constantia, à Jean de Jérusalem⁴⁶. Ainsi, à cette époque, Jérôme distinguait déjà la traduction des textes séculaires (une idée par une idée) de la traduction des textes sacrés (un mot par un mot).

Il ne faut pas oublier, non plus, que les écrits de Jérôme s'étendent sur plusieurs décennies au cours desquelles ses théories ont sans doute évolué à mesure que se perfectionnaient ses talents. D'après Ackroyd et Evans⁴⁷, c'est dans sa traduction de l'Ancien Testament à partir de l'hébreu que ses habitudes et ses méthodes se manifestent le plus clairement. Vers la fin de sa vie, il affirme d'ailleurs à plusieurs reprises que le principe du « sens à sens » et non celui du « mot à mot » s'applique autant aux textes sacrés qu'aux autres types d'écritures⁴⁸. Certains ont été portés à conclure que la démarche de Jérôme variait selon son

⁴⁴ Lettre 57 (en 395 ou 396), Labourt, *op. cit.*.

⁴⁵ Ackroyd et Evans, *op. cit.*, p. 520.

⁴⁶ Ballard, *De Cicéron à Benjamin, Traducteurs, traductions, réflexions*, 1992, p. 46.

⁴⁷ Ackroyd et Evans, *op. cit.*, p. 524-526.

⁴⁸ Lettres 106, 29 (vers 400) et 112, 19 (en 404), Labourt, *op. cit.*.

humeur⁴⁹. Au lieu d'y voir un discours contradictoire, il nous semblerait plus juste d'y percevoir l'évolution du traducteur qui, à mesure que s'affinent ses compétences linguistiques, rédactionnelles et autres, se préoccupe à la fois de la justesse de sa traduction (le sens), des contraintes linguistiques de la langue d'arrivée (le génie de la langue), de la forme (le style) et de la fonction des textes (bibliques ou séculaires). Ainsi, la lettre à Pammachius ne constitue pas l'énoncé définitif de Jérôme sur la meilleure façon de traduire, mais une ébauche, rédigée sous le coup d'une vive colère, alors qu'il effectuait encore son apprentissage. Ses opinions ne se fixeront qu'une fois qu'il aura entrepris la traduction de textes hébreux.

Or, la présente analyse s'intéresse plus particulièrement à ce qui a incité Jérôme à passer du grec à l'hébreu. Kelly (p. 150-167) situe le point tournant vers 389, année où Jérôme a décidé de mettre de côté les traductions antérieures et de traduire l'Écclésiaste à partir de l'hébreu, sans trop s'éloigner, toutefois, de l'influence des Septante et des autres traductions (Aquila, Symmachus, Théodotion). Tout en reconnaissant l'autorité du texte hébreu, il n'est pas prêt à s'exposer à nouveau aux réactions hostiles qu'avait provoqué sa traduction des Évangiles. Toutefois, au cours des années qui suivront (386-392), il se convaincra de la nécessité de remonter aux textes d'origine plutôt que de continuer à remanier des traductions antérieures, et entreprendra, enfin, une nouvelle traduction de l'Ancien Testament, en se basant uniquement sur l'hébreu. Ce sera son œuvre maîtresse.

Peut-on retracer les débuts de ce long cheminement vers l'*hebraica veritas* à ses entretiens avec Marcella ? Nul doute que les recherches qu'il a accomplies à la demande de cette dernière ont contribué à son apprentissage et au perfectionnement de ses compétences, tant linguistiques que traductionnelles. Jamais auparavant il n'avait cru nécessaire de comparer aussi minutieusement les diverses traductions aux textes hébreux. Et, par la suite, il ne cesserait de s'y référer. C'est pourquoi il ne nous semble pas excessif de conclure que Marcella a influencé la démarche du traducteur Jérôme.

Quant à Paula et Eustochium, les témoignages de l'estime qu'a Jérôme pour elles sont très révélateurs de leur apport à son œuvre.

Quatre des cinq commentaires sur les petits prophètes sont dédiés à Paula et Eustochium. Ces dernières insistent aussi pour qu'il traduise les 39 homélies d'Origène sur certains extraits de l'Évangile selon saint Luc. À leur demande, il entreprend ses commentaires sur les épîtres de saint Paul. Dans le prologue du *Commentaire sur l'épître aux Éphésiens*, il affirme : « Car vous savez que ce travail d'exposition, je l'ai entrepris malgré moi, et parce que vous m'y avez forcé. » Et dans le livre second de la même épître : « Pour répondre à vos

⁴⁹ « The more closely one studies the version from the Hebrew the more one feels that, despite his theorising, Jerome in practice translated very much as he happened to feel at any particular moment. » Kelly, *op. cit.*, p. 526.

prières, Paula et Eustochium, nous abordons le livre aux Éphésiens [...] la sainte Marcella le réclame par lettres. » Dans le prologue au livre d'Isaïe : « Tu me forces, Eustochium, vierge du Christ, à passer à l'explication d'Isaïe; et ce que j'ai promis à ta mère Paula de son vivant, je dois te le rendre. »⁵⁰

Lorsque Jérôme se met à la révision du Psautier, c'est-à-dire à la réalisation d'une nouvelle traduction à partir de l'hébreu, il se fie à la collaboration de Paula et d'Eustochium. « Il chargea donc Paula et sa fille d'un travail de contrôle pour lequel elles devaient se conformer à tout un système de signes diacritiques dont nous possédons le détail (Préface des *Psaumes*) »⁵¹. D'après Thierry, « ses deux amies se chargèrent d'en réunir les matériaux, et cette édition, préparée par leurs soins, est restée comme sienne dans l'Église »⁵². Mais c'est dans la préface de sa traduction d'*Esther* que Jérôme décrit le plus clairement la participation de ces deux femmes : « Vous si fortes dans la littérature des Hébreux, si habiles à juger le mérite d'une traduction, revoyez celle-ci mot à mot afin de reconnaître si je n'aurais rien ajouté, rien retranché à l'original; ou si, au contraire, interprète exact et sincère, j'ai su faire passer en latin cette histoire hébraïque, telle que nous la lisons en hébreu. »⁵³.

Ne s'agit-il pas là, en termes explicites, du contrat que passe le traducteur avec son réviseur ? À notre avis, il n'y a qu'une conclusion à tirer de ces preuves : Paula et Eustochium étaient véritablement les collaboratrices de Jérôme puisqu'elles ont non seulement financé ses recherches et ses travaux et orienté son choix de textes, mais ont aussi participé à la réalisation de son œuvre.

⁵⁰ Laurence, *op. cit.*, p. 402, cit. *Prol. au Commentaire sur Isaïe* (en 408).

⁵¹ Turcan, *op. cit.*, p. 269.

⁵² Thierry, *Saint Jérôme*, p. 330.

⁵³ Bareille, *op. cit.*, tome 16, p. 254-255; version française : Thierry, *op. cit.*, p. 329..

Bibliographie

Ackroyd, P.R. et Evans (éd.), *The Cambridge History of The Bible, Volume 1 — From the beginnings to Jerome*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970

Ballard, M. *De Cicéron à Benjamin, Traducteurs, traductions, réflexions*, coll. « Étude de la traduction », Lille, Presses Universitaires de Lille, 1992.

Banniard, Michel. « Jérôme et l'*elegantia* d'après le *De optimo genere interpretandi* », *Jérôme entre l'Occident et l'Orient*, Yves-Marie Duval (éd.), XVI^e centenaire du départ de saint Jérôme de Rome et de son installation à Bethléem, Actes du Colloque de Chantilly, 1986, Paris, Études augustinienes, 1988, p 305-322.

Bareille, l'abbé. *Œuvres complètes de saint Jérôme, prêtre et docteur de l'Église, traduites en français et annotées*, Paris, L. Vivès, 1877-1885, 18 volumes.

Boulding, Elise. *The Underside of History — A View of Women Through Time*, Newbury Park (Californie) Sage Publications, 1992.

Brown, Peter. *Authority and the Sacred — Aspects of the Christianisation of the Roman World*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 191 p.

Colish, M. *Medieval Foundation of the Western Intellectual Tradition: 400-1400*, New Haven & London, Yale University Press, 1977.

Collombet, F.-Z. *Histoire de Saint Jérôme, père de l'Église au IV^e siècle : sa vie, ses écrits et ses doctrines*, Paris, P. Mellier, 1844.

Copeland, Rita. « The Fortunes of *non verbum pro verbo*: Or, Why Jerome is not a Ciceronian », *The Medieval Translator: The Theory and Practice of Translation in the Middle Ages*, Roger Ellis (ed.), Cambridge, D.S. Brewer, 1987.

Delisle, J. et Woodsworth, J. (dir.) *Les traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, Éditions UNESCO, 1995, 348 p.

Delisle, J. et Lafond, G. (concept.) *Histoire de la traduction* (cédérom), Ottawa, Université d'Ottawa.

D'Ivray, Jehan. *Saint Jérôme et les dames de l'Aventin*, Paris, Éditions Edgar Malfère, 1937, 300 p.

Fontaine, Jacques. « L'esthétique littéraire de la prose de Jérôme jusqu'à son second départ en Orient », *Jérôme entre l'Occident et l'Orient*, Yves-Marie Duval

(éd.), XVI^e centenaire du départ de saint Jérôme de Rome et de son installation à Bethléem, Actes du Colloque de Chantilly, 1986, Paris, Études augustiniennes, 1988, p 323-342.

Kelly, J.N.D. *Jerome: His Life, Writings, and Controversies*, Londres, Duckworth, 1975, 353 p.

Labourt, L. *Lettres* (de saint Jérôme, avec traduction), Paris, Belles Lettres, 1949, 8 tomes.

Laurence, Patrick. *Jérôme ou le nouveau modèle féminin — la conversion à la « vie parfaite »*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 1997.

Marcel, Jean. *Jérôme ou de la traduction*, Montréal, Leméac, 1990, 239 p.

Marrou, Henri-Irénée. *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris, Éditions du Seuil, 1948, 646 p.

Momigliano, Arnaldo. *The Conflict Between Paganism and Christianity in the Fourth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1963, 222 p.

Pourchot, Daniel. « Eusebius Hieronymus (Saint Jérôme) et la Vulgate », dans *Circuit*, n^o 55, 1997, p. 23-24.

Reyer, F. M. *Interpretatio. Language and Translation from Cicero to Tytler*, Amsterdam, Éditions Rodopi B.V., 1989.

Reynolds, L.D. et Wilson, N.G. Chapitres I-III, *Scribes and Scholars. A Guide to the Transmission of Greek and Latin Literature*, 3^e éd., Oxford, Clarendon Press, 1991, p. 1-21.

Robinson, Doug. « The Ascetic Foundations of Western Translatology: Jerome and Augustine », *Translation and Literature*, vol. 1, s.l., Edinburgh University Press, 1992, p. 3-25.

Sparks, H.F.D. « Jerome as Biblical Scholar », *The Cambridge History of the Bible*, Cambridge, Cambridge University Press, 1970, vol. 2.

Steinmann, Jean. *Saint Jérôme*, Paris, Éditions du Cerf, 1958.

Thierry, M. Amédée. *Saint Jérôme*, Paris, Librairie académique Didier, 1867, tome premier, 402 p.

Turcan, Marie *Saint. Jérôme et les femmes*, Bulletin de l'Association Guillaume Budé, 1968, p. 259-272.

Source : Travail présenté à l'École de traduction du Collège Glendon, Université York, Décembre 2001